

Portrait de Julien Gracq

André Dalmas

Volume 13, numéro 4-5 (76-77), 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dalmas, A. (1971). Compte rendu de [Portrait de Julien Gracq]. *Liberté*, 13(4-5), 164-166.

Portrait de Julien Gracq

Ecrivain secret, à l'écart de tout groupement, de tout ce qui peut, de près comme de loin, rappeler le « milieu littéraire », indéfectiblement attaché à José Corti, l'éditeur de ses débuts, Julien Gracq, par sa présence même, revendique en littérature l'exercice d'une liberté illimitée.

Liberté de choisir ou de ne pas choisir ses compagnons (que ceux-là se nomment André Breton, Chateaubriand, Hölderlin, Lautréamont ou Jünger), liberté de parler (dans le pamphlet *La littérature à l'estomac*, dans ses critiques si pertinentes de *Préférences*), liberté d'être seul, liberté enfin de suivre dans la création un itinéraire « romanesque » constamment jalonné d'impasses inattendues, de détours aux résonances à lui seul perceptibles. Rien n'est plus éloigné des préoccupations de Julien Gracq que la composition et la technique d'un livre. Et l'on se trompera le moins en disant que chacun de ses ouvrages est ainsi fait, en dehors des apparences, d'une suite de projets, modifiés ou gauchis par la découverte, chemin faisant de perspectives nouvelles.

Plus sûrement pour lui que pour tout autre, le travail d'écrire ouvre à chaque instant, devant l'écrivain, un champ d'incertitude où peuvent se développer et s'épanouir les germes nouveaux de la sensibilité. Sa prose est celle d'un guetteur attentif à saisir l'image favorable, qui va le mettre en résonance avec le monde qui l'entoure. Chaque phrase semble avoir la faculté de décharger toute son énergie dans l'instantané, préservant ainsi l'avenir.

L'avis au lecteur qui, il y a trente ans, introduisait son premier livre *Au Chateau d'Argol*, soulignait l'importance que devait avoir pour lui le surréalisme, non pas comme école littéraire, mais comme chance ou espoir d'un renouvellement « en ravivant, disait-il les délices épuisés du paradis toujours vivant des explorateurs.

Telle est aujourd'hui encore la genèse du dernier livre d'un écrivain qui ne s'est jamais démenti dans la « mise en oeuvre » de l'imagination. Ce livre, *La Presqu'île*, est composé de trois récits. Chacun d'eux présente le même caractère de vagabondage, inédit dans son développement futur. L'environnement, le paysage, la rumeur qui accompagne le voyageur dans sa découverte, prennent l'allure du rêve éveillé. Les couleurs changeantes du ciel, l'ombre que porte le soleil à son déclin, l'odeur de l'humus, la masse devenue sombre d'un village à la nuit, la profondeur d'une pièce obscure ouverte sur la forêt, sont moins des miroirs que les révélateurs de présences insoupçonnées que le rêve remettra à la réalité.

Le prétexte du récit central, *La Presqu'île*, qui donne son titre à l'ensemble, est le plus simple et le moins inattendu : l'attente d'une femme à laquelle le narrateur a donné rendez-vous dans une petite gare de Bretagne. Tout va se passer, de midi au crépuscule, à travers la presqu'île que l'homme entreprend de parcourir, de l'intérieur jusqu'à la mer. Rien n'est à l'avance déterminé, ni l'angoisse ou l'impatience de l'attente, ni la survivance des fantômes de l'enfance. Le voyage semble avoir la durée de toute une existence, de l'enthousiasme de la liberté retrouvée au silence qui l'achève. Pourtant le monde s'est entrouvert, donnant au narrateur, le plaisir d'épuiser en quelques heures, toute l'inquiétude qu'un homme peut ressentir au sein des forces naturelles qui l'entourent et l'assaillent.

Le roi Copehuta, autre récit du même livre, commence aussi par le souci d'une attente. Ici le narrateur se rend à l'invitation d'un ami, dans la propriété de celui-ci, au nord de Paris, tandis que, au-delà de la forêt, se fait entendre le roulement du canon durant la première guerre mondiale.

Mais personne ne vient sans que l'on sache si cet ami est simplement absent, ou disparu à jamais. Le narrateur demeure seul dans la maison obscure, en compagnie d'une servante dont les apparitions successives marquent l'écoulement du temps. Un tableau entrevu dans l'ombre, celui du roi Copehuta et celui de sa servante maîtresse, fait naître chez le visiteur le sentiment que quelqu'un dans cette retraite l'attend absolument : la servante ou le maître, l'un et l'autre préfigurant une inévitable disparition. Dans l'existence du visiteur (ou narrateur ?) s'ouvre alors un intervalle clandestin, sans doute l'ébauche d'une aventure brusquement resurgie de l'inconscient, par l'attrait même de ce lieu désert et abandonné.

Dans ce livre, à l'exemple des précédents ouvrages de l'auteur, le lecteur est constamment saisi entre deux présences, celle du narrateur qui s'épuise à découvrir, renaissant à chaque découverte par la vertu admirable du verbe, et celle d'un monde invisible, auquel est ainsi rendu son enchantement naturel, remis familièrement à portée de la main.

ANDRÉ DALMAS